

Le relais des survenants chez Germaine Guèvremont

David Décarie

Volume 26, numéro 2 (77), hiver 2001

Denise Desautels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201545ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201545ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Décarie, D. (2001). Le relais des survenants chez Germaine Guèvremont. *Voix et Images*, 26(2), 359–383. <https://doi.org/10.7202/201545ar>

Résumé de l'article

Les ressemblances entre le Survenant et l'Acayenne dans *Le Survenant* et *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont servent de point d'ancrage à l'analyse de différents phénomènes textuels propres aux deux romans : le personnage s'enrichit par ses liens avec d'innombrables figures du bestiaire et du paysage, par l'apport de l'intertextualité, et, de façon plus surprenante, par le rapprochement des noms et surnoms du Survenant avec des mots de même famille lexicale. Le relais des survenants forme la clef de voûte du diptyque précisément parce que ces personnages se trouvent interreliés sur bien d'autres plans que le seul plan diégétique. L'analyse débouche sur le déplacement de la question de l'identité de ces personnages vers celle de l'interrelation qui les fait naître.

Le relais des survenants chez Germaine Guèvremont

David Décarie, Université Queen's (Kingston)

Les ressemblances entre le Survenant et l'Acayenne dans Le Survenant et Marie-Didace de Germaine Guèvremont servent de point d'ancrage à l'analyse de différents phénomènes textuels propres aux deux romans: le personnage s'enrichit par ses liens avec d'innombrables figures du bestiaire et du paysage, par l'apport de l'intertextualité, et, de façon plus surprenante, par le rapprochement des noms et surnoms du Survenant avec des mots de même famille lexicale. Le relais des survenants forme la clef de voûte du diptyque précisément parce que ces personnages se trouvent interreliés sur bien d'autres plans que le seul plan diégétique. L'analyse débouche sur le déplacement de la question de l'identité de ces personnages vers celle de l'interrelation qui les fait naître.

Deux ans après la publication du *Survenant* en 1945, Germaine Guèvremont retourne chez les Beauchemin avec *Marie-Didace*. L'arrivée d'un double féminin du Survenant, l'Acayenne, peut paraître, à première vue, comme la tentation de tabler sur le succès du premier roman. La minutieuse attention avec laquelle est préparée, dès *Le Survenant*, la venue de celle-ci montre cependant que cette transition correspond, en fait, à un véritable projet romanesque. Le titre du roman en chantier, annoncé dans le *Bulletin bibliographique de la société des écrivains canadiens de 1943-1944*, est d'ailleurs «Les survenants¹». Il est d'autant plus important de comprendre le relais des survenants que celui-ci est au cœur des changements ayant lieu entre les deux romans. L'Acayenne, qui est et n'est pas le Survenant, vient brouiller l'image du personnage, mais les liens gémellaires provoquent également d'autres phénomènes textuels: le personnage s'enrichit d'innombrables figures, par l'apport de l'intertextualité et, de façon plus surprenante, par des

1. Voir Yvan G. Lepage, «Introduction», dans Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1989, p. 18.

effets stylistiques². Si le relais des survenants forme la clef de voûte du diptyque, c'est précisément parce que ces personnages se trouvent « interreliés » sur plusieurs autres plans.

Dans une large perspective, le projet romanesque du diptyque consiste à montrer des renversements de fortune. La tentation est forte, et peu de critiques y ont échappé, d'attribuer bonheurs ou malheurs aux personnages du Survenant et de l'Acayenne. L'une des questions fondamentales posées par le diptyque est en effet celle de l'influence, bénéfique ou maléfique, de ceux-ci. La difficulté consiste à devoir, d'une part, éviter le piège d'une simplification de ces personnages et, d'autre part, à rendre compte de leur valeur, c'est-à-dire, littéralement, à poser un jugement de valeur. Comment sortir du cercle vicieux de cette délicate, voire impossible dialectique ?

Le concept de catharsis permet précisément de déplacer la question de l'essence (maléfique ou bénéfique) du Survenant et de l'Acayenne. Les survenants sont, avant tout, le fruit de la vision des autres personnages. Les étrangers ne sont ainsi ni le bonheur ni le malheur personnifiés, mais bien, parce qu'ils provoquent chez les habitants du Chenal du Moine un affrontement cathartique, les catalyseurs du bonheur ou du malheur. La catharsis, opérant la transmutation du poison en remède, est par essence risquée. Les sentiments provoqués par le Survenant peuvent devenir ressentiment, et c'est précisément à ce moment qu'apparaît l'Acayenne. Ce sont ainsi les personnages qui se forgent une vision de l'Autre et qui, choisissant le Survenant ou la Survenante, font leur bonheur ou leur malheur.

Tout au long du roman, le Survenant, par le biais de son nom, surgit comme en écho à travers l'écriture de Guèvremont. Nous avons nommé *venance* les liens de son et de sens existant entre les noms du Survenant et les autres mots de sa famille lexicale, et c'est ce que nous examinerons dans un premier temps. Guèvremont multiplie également, entre les personnages, les relations mimétiques et crée toute une série de doubles. Le rapport des personnages aux figures est particulièrement important. Le Survenant et l'Acayenne, tour à tour chevaux, oiseaux et vents, sont métaphoriquement liés au bestiaire et au paysage. L'intertextualité, enfin, est au centre des effets de ressemblance. Une analyse de deux figures se situant à la croisée de ces différents plans conclura la première partie. La seconde partie tentera une interprétation du relais des survenants à la lumière du concept de catharsis.

2. Nous adopterons ici la définition de « style » de Gérard Genette dans *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991, p. 143.

La vengeance

Le verbe «venir» et ses nombreuses variations lexicales possèdent chez Germaine Guèvremont une importance stylistique, symbolique et sémantique particulière. Avant même que le personnage de Venant ne survienne, sa place est en quelque sorte déjà préparée dans «Les survenants», première ébauche de l'univers du Chenal du Moine parue en 1938 dans la revue *Paysana*³:

[...] le pont de glace est pris entre Sorel et les îles et il se pourrait fort bien que la parenté du Nord *surviendrait*⁴ d'un moment à l'autre. Et il [le père Beauchemin] s'occupe de savoir si la mère a fait abondante la part des *survenants*.

— Ce n'est sûrement pas le manger qui manquera, assure la mère, comme le manque de *survenants*, par un fret noir pareil. (P, 12)

Le participe présent substantivé est ici proche du verbe et l'auteure joue sur cette proximité. L'effet stylistique que nous proposons d'appeler *vengeance*, et qui consiste à mettre en relation le nom «survenant» et les mots de même racine lexicale, apparaît ainsi dès la première esquisse du cycle des Beauchemin.

Il faudrait ainsi ajouter aux diverses explications biographiques ou psychologiques avancées par la critique, pour rendre compte de l'origine du personnage, cette séduction exercée par le léger écart d'un participe présent devenu, dans le parler sorellois, nom commun: «survenant». Avec l'apparition du Survenant dans le roman éponyme, l'auteure enrichit cet écart en y ajoutant la tension d'un nom à la fois commun et propre⁵: «*Survenant, survenant*, remarqua *Venant*, vous avez toujours ce mot-là à la bouche. Dites-moi une fois pour toutes ce que vous entendez par là.» (S, 114)

Guèvremont fait cependant bien plus, elle redouble le nom. Du surnom que lui donne le père Didace, l'«étranger» fait son nom:

— Mon nom? Vous m'en avez donné un: vous m'avez appelé *Venant*.

— On t'a pas appelé *Venant*, corrigea Didace. On a dit: le *Survenant*. (S, 21)

3. Toutes les citations des œuvres de Germaine Guèvremont renvoient aux éditions suivantes: «Les survenants», *Paysana*, vol. I, n° 1, mars 1938 (P); *En pleine terre*, Montréal, Fides, 1955 (EPT); *Le Survenant*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1989 (S); *Marie-Didace*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1996 (MD). Désormais, les références à ces ouvrages seront indiquées par les sigles respectifs suivis du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

4. Nous soulignerons, tout au long de l'article, les variations lexicales du verbe.

5. L'écart est fondateur et apparaît dès cette inexplicable majuscule que le père Didace attribue à l'étranger: «Approche sans gêne *Survenant* [...]» (S, 83) Cet écart parvient cependant au lecteur moderne miné par la popularité du personnage de même que par la disparition du nom commun dans l'usage de la langue au Québec.

L'étranger ne se nomme pas « Survenant » mais « Venant », ce qui est à la fois un peu moins et un peu plus. « Survenant » s'explique : l'étranger, en effet, « survient ». Le sens du mot est fixé par le préfixe « sur ». Qu'en est-il de « Venant »⁶ ? La narration adopte l'aphérèse et, le nommant, va et vient entre l'un et l'autre nom (dans le premier roman, « Survenant » revient 299 fois, et « Venant », 106). Il y a là, bien sûr, manœuvre pour « varier » le nom, pour éviter (ou permettre) la répétition, mais il faut aussi voir l'extrême fécondité de cette variation devenant déclinaison : « survenants », « survenante », « Survenant », « Venant »... Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Pourquoi pas « prévenant » ou « prévenance » ? Et, en effet, le récit fait, à plusieurs reprises, le rapprochement : « Les *prévenances* du *Survenant* lui manquaient » (MD, 93) ; « Tu nieras toujours pas que le *Survenant* était *prévenant* comme on en voit rarement ? » (MD, 126)

Par la richesse stylistique du nom « Survenant » et l'emploi d'un double nom, le personnage s'ouvre à la *venance*, aux variations, compositions et dérivations lexicales. Une étude exhaustive, assistée par ordinateur, des apparitions des variantes lexicales de « venir » et de leur rencontre avec les noms du héros dans le diptyque (voir annexe I) permet d'entrevoir l'importance de cet effet de style. La *venance* est d'abord un effet stylistique et sonore. Les lexies de même famille, heurtées, « sonnent ». La *venance*, née de la répétition, de la résonance, est allitération, isolexisme : « *Venant vint* sur le point d'ajouter [...] » (S, 110) ; « la première voiture à *revenir* au chenal après la grande messe ramena le *Survenant* » (S, 167) ; « À *l'avenir*, tâche donc de te comporter comme un homme, *Survenant* » (S, 210) ; « il *devient* davantage le *Venant* à Beauchemin [...] » (S, 264) ; « *Venant prévint* l'Étrangleur [...] » (S, 253) ; « Quand elle *parvint* au seuil de la porte, *Venant* lui demanda [...] » (S, 266)

Se conjuguant à l'effet purement sonore, la *venance* devient la « pré-sence » stylistique du personnage : elle accompagne le Survenant et le dis-sémine dans le texte. Le phénomène a lieu dans la phrase, mais également, avec plus d'épaisseur, dans ce que nous avons appelé les chaînes lexicales (voir annexe I), aura ou écho stylistique entourant le personnage. La *venance* a également un rôle important après sa disparition ; sorte de « linceul lexical », elle révèle alors la présence-absence du « revenant » : « Cent voyages par jour, de la maison à l'étable et aux bâtiments ne *parvenaient* pas à tromper son ennui. S'il avait pu trouver quelqu'un avec qui s'entretenir du *Survenant*. Angéline ? Dès qu'il était question de lui, elle *devenait* plus blême qu'une carpe pâmée. » (S, 288) Les « disciples » les plus fidèles du Survenant sont ainsi, dans *Marie-Didace*, « visités » par la lexie.

6. Dans le nom « Venant », la figure de style reste « vive » (au sens où l'on parle d'une « métaphore vive » : voir Paul Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975) : l'usure de l'écart du nom « Survenant » n'atteint nullement son « diminutif ».

Doubles

L'effet mimétique touche d'autres personnages qui deviennent ses doubles ; ceux-ci sont également nimbés de *venance*, marqués de la présence de Venant. Il y a d'abord les doubles métonymiques, les «étranges» ou les étrangers faisant, d'entrée de jeu, partie de la «famille» du Survenant. L'Acayenne est bien sûr la plus importante de ces doubles métonymiques. La gémellité n'est nulle part plus évidente que dans la relation des deux étrangers, mais la fascination qu'exerce ce couple ne doit pas obscurcir l'importance du procédé. Tous les personnages sont, à des degrés divers, impliqués dans de telles relations. Le relais des survenants peut ainsi être envisagé comme un épiphénomène de la *venance* : «L'année passée, c'était leur *Survenant* qui leur faisait honneur. C't'année, c'est une *survenante* [...]» (MD, 187) Nous verrons plus loin les rapports importants de ce personnage avec la *venance*. Soulignons déjà, cependant, que la survenante est elle-même scissipare et que la *venance* accompagne sa famille ; les «variations» se multiplient :

Pas plus tard qu'à matin, elle a fait demander à Marie Provençal de lui composer une lettre au garçon de son Varieur. Et sais-tu ce qu'elle lui demande? De s'en *venir* rester avec nous autres, au Chenal, comme le garçon de la maison. Roi et maître, c'est pas de valeur! Quoi c'est que je vas *devenir* dans tout ça?⁷ (MD, 317)

Le personnage de Beau-Blanc, «journalier» ou «engagé» comme le Survenant, attire la *venance* avec une remarquable constance :

— Votre beau marle m'a tout l'air envolé sur l'aile de notre argent...

Didace prit la part de *Venant* :

— S'il *revient* pas t'de suite, faut crèrer qu'il a ses raisons.

Toutefois une inquiétude pointait en lui. Elle s'aggrava le matin que Beau-Blanc à De-Froi arrêta à la maison. En l'apercevant, Didace se demanda : «Quoi c'est qu'il *vient* encore nous annoncer de mauvais, l'oiseau de malheur⁸?» (S, 196)

Il y a ensuite les personnages que l'on pourrait appeler des doubles métaphoriques, les membres de la communauté transformés par Venant⁹. La puissance du Survenant passe avant tout par son influence sur les autres, c'est-à-dire par l'imitation qu'il provoque :

Le *Survenant* n'avait pas porté bonheur aux Beauchemin. Vrai, sa puissance magnétique n'avait plus guère de reflet sur eux ; mais le sillon de malheur

7. Et la suite de cette chaîne («venir» [p. 317], «devenir» [p. 317], «Survenant» [p. 317], «Survenant» [p. 317]) lie bien cette variation au Survenant. Voir également MD, p. 294.

8. Les personnages sont également métaphoriquement apparentés («beau marle»/«oiseau de malheur»).

9. Mais tous ceux qui sont «touchés» par le Survenant n'ont-ils pas une part irréductible d'altérité? Phonsine est elle-même une «survenante», Amable n'est pas un «vrai Beauchemin», Angéline est une «infirme», Didace lui-même, dès le début du *Survenant*, sent venir la mort, altérité ultime.

qu'il avait creusé inconsciemment autour de leur maison, six ans plus tard, le temps ne l'avait pas encore comblé. (MD, 297)

Le fils du maire, Joinville Provençal, «cherch[ant] à singer le *Survenant*» (MD, 142), devient, dans *Marie-Didace*, le double «métaphorique» le plus accompli et, justement, le plus pathétique. La *venance* souligne son mimétisme :

Lorsqu'il eut terminé, on fit le saut d'apercevoir Joinville Provençal, nu-tête et éméché, la chemise à moitié déboutonnée. La veille, il avait disparu du Chenal. Personne ne savait d'où il *revenait*. [...]

— Ben, l'autre samedi, il est *revenu* de Sorel ben chaud, pas rien que chaudière, ben en fête. [...]

— *Venez pas rire*, protesta Rose-de-Lima Bibeau qui avait un penchant pour Joinville. Il se pense fin en faisant son *Survenant*. (MD, 141 et 143)

Dissémination métaphorique

Le *Survenant*, centre de tous les regards, sujet de toutes les conversations, est l'objet d'une inflation métaphorique : il est «pris comme une île» (S, 87), sa chevelure est un «feu de forêt» (S, 105), son rire, une cloche (S, 105), sa main, une étoile (S, 127). Tous les personnages y contribuent, même ceux qui voudraient voir abolie la séduction de l'étranger. Ainsi, l'association xénophobe faite par Amable («Si tu veux le savoir, c'est [Z'Yeux-ronds, le chien] un autre *survenant*. [...] Ils font la belle paire, tu trouves pas? [S, 114]) est adoptée par le récit qui n'en dédaigne aucune (la disparition du chien correspond à celle du *Survenant* dans le premier roman, comme son retour marque l'arrivée de la *survenante* dans le second).

Le *Survenant* est présent de plusieurs façons dans l'épisode de la capture du cheval blond refusant, dans *Marie-Didace*, de sortir de l'île de la commune à l'orée de l'hiver. La métaphore du cheval devient pure comparaison grâce à Joinville : «Savez-vous à qui c'est qu'il me fait penser? [...] À votre *Survenant*.» (MD, 152) S'il est nommé, n'est-ce pas pourtant l'un de ses doubles et imitateurs, le père Didace, qui est visé par cette métaphore? La force du *Survenant* est une faute chez Didace qui n'est plus dans «l'ordre de l'été» ni dans «l'ordre de l'automne» (S, 137), mais dans celui de l'hiver. Le Blond, lié aux deux personnages, symbolise en fait ce que le *Survenant* a été pour Didace, c'est-à-dire un tentateur qui l'incite à se révolter contre «l'ordre de l'hiver», à ne pas vouloir sortir de l'île¹⁰.

Pour faire rentrer le Blond, c'est d'abord un cheval blanc que les habitants pensent envoyer, un cheval qui aurait le «*don* de se faire suivre de ses

10. Dans la scène qui précède celle-ci, Didace écoute «d'une oreille complaisante» les paysans prédire qu'il redeviendra père avant Amable : une de leurs expressions, «faire pâque avant rameaux» (MD, 150), montre bien le côté quasi sacrilège du projet.

semblables» (*MD*, 151), de provoquer le mimétisme. Robert Major a montré l'importance du mot «don» chez Guèvremont¹¹: Mathilde, la mère décédée, Marie-Amanda, mais aussi le Survenant, ont ce «don». Si, comme le remarque Didace, l'Acayenne ne possède pas le don de vie, elle détient cependant, on le verra, celui de la mort. Le cheval Blond est à l'image du Survenant, mais le cheval blanc, lui, a la couleur de Blanche, la survenante. Le récit aligne ainsi ses métaphores sur la symétrie des deux étrangers.

L'œuvre de Guèvremont possède une grande densité métaphorique: au moment où le cheval disparaît à l'évocation du Survenant, une bande d'outardes passe. Ce qui lie les chevaux aux oiseaux, dans cet épisode, ce sont peut-être justement les lexies de «venir» accompagnant chacune de ces métaphores: «Il [le cheval] *viendra* ben se livrer sur le bord de la grève. [...] Le Blond va *devenir* farouche vrai!» (*MD*, 151); peu après: «Debout, le sang aux tempes, tout son être tendu, il [Didace] écouta: il *venait* de reconnaître dans le ciel une clameur unique» (*MD*, 153); «C'était le signal *convenu*: on *venait* de capturer le cheval.» (*MD*, 154) Les outardes, par leur vol, redoublent la métaphore du cheval: «Ah! l'ordre leur *vient* de ben loin... et de ben haut... Les Sauvages disent que, quand les outardes brouillent leur vol, comme t'as vu, le vieux chef cède sa place à un plus jeune qui s'exerce, qui prend la tête ensuite.» (*MD*, 154) Ce sont précisément ces deux métaphores que Guèvremont déploie à la fin de *Marie-Didace* afin de symboliser la mort de Didace: «Sur la commune, une caravane, cheval blanc en tête, se formait, impatiente de remonter vers la berge du nord» (*MD*, 312); «Un volier de canards noirs traversa le rectangle lumineux.» (*MD*, 313)

Si un personnage se trouve associé aux oiseaux, c'est bien le Survenant dont l'origine mystérieuse engendre une véritable volière langagière: «fend-le-vent» (*S*, 102), «beau m[é]rlre» (*S*, 196), «bel oiseau» (*MD*, 165), «héron à grand'pattes» (*MD*, 165), «coq» (*S*, 252), «plongeur à grosse tête» (*S*, 102), mais surtout «oiseau de passage» (*S*, 102). De nouveau, l'Acayenne est métaphoriquement apparentée au Survenant... Au bon étranger succède la mauvaise étrangère, au bon oiseau, le mauvais oiseau; le Survenant «passe son chemin», tandis que l'Acayenne reste, prend mari, pays (ou, pour donner la version «phonsinienne», «tasse, mari, place» [*MD*, 320]), devenant oiseau de basse-cour, «[s]emblable à une poule qui glousse» (*MD*, 132), «grasse comme une caille» (*MD*, 212).

Intertextualité

L'Acayenne plane déjà au-dessus du premier roman alors que Venant, en état d'ébriété, annonce prophétiquement le mariage de Didace:

11. Robert Major, «Le Survenant et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont», *Voix et Images*, vol. II, n° 2, décembre 1976, p. 206.

[Phonsine] voyait le malheur — tel un oiseau de proie plane hautain, patient et lent, avant de fondre sur la victime de son choix — éployer une fois de plus ses sinistres ailes noires au-dessus de la maison des Beauchemin. Après la noyade d'Éphrem, Mathilde était morte. La grand-mère avait suivi de près. Trois deuils en trois ans, un dur lot à supporter pour une famille. Un malheur n'arrive jamais seul.

Pour comble de malchance, le *Survenant*, cette ramassure des routes, ce fend-le-vent, s'est arrêté au Chenal du Moine. Que ne passait-il son chemin! Comment nommait-il la femme? Ah! oui! L'Acayenne! Un sobriquet sûrement. L'Acayenne. Le nom résonne lugubrement. (S, 202)

L'Acayenne est-elle cet oiseau de malheur? La figure, en fait, est double: elle représente à la fois le *Survenant* («Aussi, pourquoi garder ce *survenant* de malheur?» [S, 186]), qui annonce et prépare le malheur, et l'Acayenne qui est le malheur même, personnifié.

Cette allégorisation de la survenante se comprend à la lumière du travail intertextuel à l'œuvre dans le roman. Le monologue intérieur de Phonsine, cité plus haut, se place au cœur même de la répétition et du mimétisme qui se manifestent, cette fois, d'un récit à l'autre. Guèvremont lie *Le Survenant* au recueil déjà paru (*En pleine terre*) et au roman à paraître (*Marie-Didace*). Le monologue renvoie directement à «Un malheur», récit de la mort d'Éphrem Beauchemin (*EPT*, 44-49): «Quelqu'un s'occupait de fermer les contrevents hormis ceux de la cuisine. Mais le malheur était quand même entré dans la maison.» (*EPT*, 49) Ce que fait advenir Venant — le meilleur comme le pire — est en fait déjà advenu. La vision allégorique de l'oiseau de malheur indique que le deuil, la violence, la mort et la folie ont déjà fait leur nid en Phonsine et que la place de l'Acayenne est déjà assignée.

Vent

La métaphore du vent est liée d'encore plus près au *Survenant* et à la *venance*. De «Venant» à «vent», il n'y a qu'un pas: «La figure colorée du *Survenant*, les cheveux roux au vent, tranchait sur le rideau de ciel pur.» (S, 218) Le souffle de la *venance* dissémine ainsi le personnage hors de sa lexie; l'isolexisme devient paronomase. La *venance* et la métaphore font passer, de Venant à vent, le sens avec le son. Entre le *Survenant* et le vent, les différences, par simple contiguïté, s'amenuisent jusqu'à presque disparaître:

— Que j'suis folle de m'créer tant de chimères. J'aurais jamais dû faire parler ce grand fou de *Venant*.

Puis elle écouta: pour toute réponse, un ronflement d'homme ivre, le sifflement du vent. (S, 204)

Faire signifier les hasards du son, ne serait-ce pas là le pari déraisonnable de l'«inspiration» chez Guèvremont? Toutes les ressources du texte, à commencer par les tropes, se prêtent à ces rapprochements: «Après s'être

dandiné mollement de bord en bord de l'embrasure, le *Survenant* se décida à franchir le seuil de la porte, levant les pieds de façon exagérée. Comme un arbre à tous les vents, il chancelait.» (S, 198) Les métaphores et les développements thématiques du récit travaillent à combler l'espace séparant le vent du *Survenant*. «Fend-le-vent» (S, 112) (sobriquet donné à Venant par Phonsine) «rentre en bourrasque dans la maison» (MD, 209), ouverte par le père Didace à tout venant, à tout vent.

Le développement le plus riche de cette métaphore est celui qui prépare le «saisissement» (S, 99) d'Angéline lors de sa première rencontre avec le *Survenant*: «À marcher seule, elle trouvait la route longue et, au tournant de la montée, le vent embusqué dans les saules l'avait assailli à la gorge et quasiment jetée par terre.» (S, 97) Il s'agit presque d'un viol, à tout le moins d'une possession violente. La métaphore, par une série de légers décalages (dans la graphie et le son, mais aussi dans l'espace et le temps), fait coexister la morale et son envers: le caractère sauvage et sexuel du saisissement précède ainsi de quelques lignes la scène du coup de foudre. La métaphore et la *venance* contournent dans cette scène toutes les censures¹². Le caractère cathartique du style est précisément lié au travail de la ressemblance. Celui-ci opère, au seuil de l'inconscient qu'il fait affleurer, des «glissements» dans la langue entre les mots et leur signification. La *venance*, on le voit, est sœur de la métaphore, cette dernière pouvant même, comme dans l'association Venant/vent, être la mise en phrase, en texte et en thème d'un rapprochement institué par la *venance*.

Le vent violent, le «survent», est l'objet d'un effet de style qui le rapproche encore plus du *Survenant*: il est personnifié.

En deux bonds il fonça sur la route, souleva la poussière à pleine rafale, entraîna les feuilles sèches dans une danse folle et poussa même, hors de son chemin, un passant. Puis il harcela la rivière qui écumait, moutonneuse, et colla les embarcations à la grève, ébranla les toits des vieux bâtiments, ouvrit les portes à deux battants et courut aux champs coucher un dernier regain: un vent du diable, hurlant à la mort. (S, 99)

Ce «vent du diable» rend la figure du *Survenant* surnaturelle, païenne¹³, et montre une fois de plus son ambivalence. La différence entre les vents commençant chacun de ces romans reste cependant très marquée. Les «rafales» (MD, 91) et le «tonnerre» (MD, 92), qui accompagnent l'entrée

12. Symbolisme et ressemblances sonores (assonances et homophonies) sont justement, écrit Freud, deux des procédés du travail du rêve. Voir Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses universitaires de France, 1967 [1900], et plus particulièrement le chapitre VI, «Le travail du rêve».

13. La critique y a vu, tour à tour, Éros, Pan et Dionysos (Éros: Robert Major, *loc. cit.*; Pan: E. Vaucheret, «Conceptions du «survenant» chez Jean Giono et Germaine Guèvremont», *Études canadiennes*, n°s 6-8, juin 1980, p. 49; Dionysos: Jean Morency, «Deux visions de l'Amérique», *Études françaises*, vol. XXXIII, n° 3, 1997, p. 73).

— secrète — de l'Acayenne dans la maison, inquiètent davantage. Qui sème le vent récolte la tempête... La nuit de noce de Didace avec l'Acayenne est un véritable sabbat diabolique :

Une clameur partit de la commune. À peine assourdie par les clairs aulnages des berges, elle traversa la rivière, filant sa détresse au-dessus de l'eau. Un vent faible la répandit le long de la côte sud, éveillant les chiens du voisinage. Leurs aboiements tenaces, affolés, renforcèrent la rumeur et la propagèrent au delà des prairies.

Assise dans son lit, Phonsine écouta. Elle distingua nettement au milieu des jappements, du heurt des sabots et de piétinements du sol, le cri de porcs qu'on égorge. (MD, 104)

La Pèlerine

La métaphore du vent est potentiellement féconde pour rendre compte de la dissémination du personnage, mais elle réalise la *venance* plus qu'elle ne l'évoque. Une seconde métaphore sonore, celle de la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne-de-Sorel, rend compte, au contraire, de la *venance* sans toutefois la réaliser. La Pèlerine constitue l'une des métaphores les plus complexes du diptyque. Les métaphores ne sont pas des figures passives, en attente de sens, au contraire, et tout notre travail ne consiste ici qu'à suivre quelques-unes des pistes que suggère cette figure. La cloche est une métaphore du personnage du Survenant, de son rire, mais également de la *venance* :

[...] mais sa bouche, aux lèvres charnues, bien dessinées, d'où le rire s'échappait en cascades comme l'eau impatiente d'une source, sa bouche était belle, en toute franchise elle l'admit. Ce grand rire!... Elle l'entendait encore. Il faisait lever en elle toute une volée d'émois. Le grand rire clair résonnait de partout, aussi sonore que la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne-de-Sorel quand le temps est écho.

Angéline ne se reconnaissait plus : ses tempes battaient, dans une montée de sang, ainsi que sous les coups de deux mains acharnées. (S, 105)

La Pèlerine, une métaphore de récit, ne se résume pas à la comparaison qui l'initie. Des mots sémantiquement liés à la cloche apparaissent d'ailleurs avant (« volée ») et après cette comparaison (« ses tempes battaient [...] ainsi que sous les coups de deux mains acharnées »), montrant bien que la métaphore est filée et que la Pèlerine « résonne » dans tout le passage. Elle retentit en fait dans tout le récit, éclairant ainsi la sémiotisation du personnage dans l'écriture de Guèvremont : la relation de Venant et de la *venance* est comparable à celle de la métaphore de récit (ou métaphore filée) et de la figure de style par laquelle elle naît dans la phrase.

La métaphore de la Pèlerine rend compte de l'importance du son (dans la dernière citation : « entendait », « résonnait », « sonore »), du rythme (« rire », « écho », « battaient », « coups ») et de leur puissance émotive et poétique, disons cathartique (« cascades », « eau impatiente », « faisait lever »,

«volée d'émois», «Angéline ne se reconnaissait plus», «montée de sang»). Cloche, écho, rire ou *venance*, il s'agit toujours de la dissémination sonore du personnage: «Le grand rire clair! Toujours quand la Pèlerine de Sainte-Anne-de-Sorel enverrait une bordée de sons jusqu'au Chenal du Moine, Angéline entendrait le grand rire s'égrener sur les routes.» (S, 283) Cet «égrénement» permet précisément au Survenant d'être à la fois personnage et son, métaphore et style. La métaphore s'explique avant tout par association de sonorités: le rire reproduit le son de la cloche, mais son et sens sont ici indissociables. Comme le Survenant sera relayé par une survenante, la Pèlerine appelle dans le texte un pèlerin: «Une fois de plus, l'inlassable pèlerin [le Survenant] voyait rutiler dans la coupe d'or le vin illusoire de la route, des grands espaces, des horizons, des lointains inconnus.» (S, 265) Le lien lexical et sémantique existant entre la «Pèlerine» et le «pèlerin» s'ajoute au lien sonore existant entre la cloche et le rire du personnage. L'emploi de «pèlerin» pour «Survenant» souligne d'ailleurs la synonymie des termes atteinte au terme de la «transposition» (Survenant/rire, rire/cloche, cloche/Pèlerine, Pèlerine/pèlerin, pèlerin/Survenant).

Il faut cependant souligner l'ambivalence du rire du Survenant: «La figure enfouie dans le creux de son bras, il mima de grands sanglots. Quand il releva la tête, une larme scintillante au coin de l'œil, il éclata de rire, de sorte qu'on ne sut pas s'il avait vraiment ri ou pleuré.» (S, 266) Comme le ressent très bien Angéline, le rire ambivalent du Survenant contient déjà le «mauvais rire» de l'Acayenne:

Le *Survenant* se réveilla: il *revenait* de loin et ne put réprimer un long éclat de rire. Angéline prononçait: grati. Ah! la Normande qui pense toujours à ses sous!

Pour la première fois, Angéline ne reconnut pas sur la bouche du *Survenant* le grand rire clair qu'elle aimait tant et qui résonnait comme la Pèlerine de Sainte-Anne, quand le temps est écho. C'en était trop. Le mauvais rire, après l'intrusion de Bernadette Salvail, les paroles de tristesse du *Survenant*, la familiarité de la bohémienne et le passage de l'automobile, acheva de la bouleverser. Son cœur, alourdi de chagrin, se mit à fondre en pleurs. (S, 244)

Le rire dans *Marie-Didace* n'a toutefois plus cette ambivalence, il est essentiellement négatif: rire méchant («Au lieu de secourir Phonsine, l'Acayenne éclata de rire» [MD, 116]), rire chagrin («Moi j'aime à rire. Ça me commande. Je riais souvent, en portant mon chagrin que je cachais» [MD, 182]), rire envoûtant (Quand elle rit, c'est ben simple, le meilleur des hommes renierait Père et Mère» [S, 262]). Le parallélisme du Survenant et de l'Acayenne, de même que le passage de l'ambivalence à un phénomène strictement négatif sont, de nouveau, reconduits jusque dans leurs métaphores: l'appel «aérien» de la Pèlerine devient le «bourgot» de la survenante, l'appel de la sirène entraînant les marins vers les récifs du souvenir et la salinité des larmes: «Les mots filèrent, troublants, comme la

sirène d'un bateau en détresse dans la brume.» (*MD*, 183) L'appel de la veuve Varieur parvient des profondeurs ténébreuses de l'inconscient :

— Le bourgot¹⁴ ! le bourgot !

Didace la poussa :

— T'as le pesant ! Réveille-toi !

— Le bourgot qui appelle ! (*MD*, 195)

Catharsis

L'effet de *venance* le plus surprenant est peut-être celui des 60 rapprochements des noms du personnage avec le verbe «revenir» (voir annexe I) et, notamment, à 11 reprises (six fois dans le premier roman, cinq fois dans le second), à l'intérieur de la même phrase (par comparaison, le verbe «venir», pourtant beaucoup plus présent — 145 occurrences —, se retrouve neuf fois dans la même phrase que «Venant» ou «Survenant»). Un second effet de *venance*, plus discret mais également important, est la fréquence du verbe «se souvenir» ou du substantif «souvenir» (voir annexe I), de même que l'augmentation (de cinq à 12 occurrences) de ces lexies dans le second roman. La relation de Venant aux autres personnages passe, aux plans stylistique et métaphorique, par ces deux variations¹⁵.

La conjonction de la tension stylistique des surnoms du personnage et du «vide» que ces noms recouvrent fait passer le récit de la problématique de «l'identité à [celle de] l'inter-relation» : «La préoccupation de l'identité se déplace vers celle des relations entre les êtres, l'unité fait place à la multitude [...] [L]e «personnage principal» reste [...] entouré de mystère, et n'a d'autre fonction dans l'intrigue que son effet sur les autres personnages¹⁶.» Le Survenant, sans passé, sans nom, sans attaches, permet à chacun de projeter sur lui ses désirs ou ses craintes ; il permet aux pulsions et aux souvenirs de remonter. Son étrangeté mène paradoxalement au fantasme d'une parenté, d'une familiarité : à chaque personnage son Survenant, son «revenant¹⁷», drapé d'un linceul de souvenirs. Celui-ci est un catalyseur qui permet à chacun d'affronter, par catharsis¹⁸, ses morts et

14. Sirène.

15. Les autres variations ne sont ici exclues que par manque de place ; il faudrait voir, notamment, le lien des verbes «devenir» et «parvenir» avec la catharsis.

16. Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec Amérique, 1988, p. 142.

17. Le Survenant devient bien, à la fin de *Marie-Didace*, un «survenant» dans le sens le plus fort du terme : «Le *Survenant* était *revenu* au Chenal du Moine, pour une suprême consolation, lui porter le message de sa mort.» (*MD*, 346)

18. Pour Aristote, la tragédie, «suscitant pitié et crainte, opère la purgation propre à pareilles émotions». Aristote, *La poétique*, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p. 37. Voir également sur l'ambivalence cathartique : Jacques Derrida, «La pharmacie de Platon» dans *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972, et René Girard, «L'unité de tous les rites» dans *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, coll. «Pluriel», 1998.

ses souvenirs. L'effet produit par Venant est à mettre en parallèle avec le travail de la *venance* et celui, plus global, de la ressemblance : ce sont ceux-ci, on l'a vu, qui permettent le passage des identités et des significations. La catharsis est toujours risquée ; elle peut bien ou mal tourner, réussir ou échouer. Les figures du Survenant et de la survenante s'entrecroisent et se relaient justement aux frontières de la réussite et de l'échec de la catharsis, du bonheur et du malheur, de la vie et de la mort. Il faut cependant éviter de tomber dans le piège d'une « diabolectique », car ce sont en réalité les habitants du Chenal du Moine qui échouent ou réussissent. L'apport principal du concept de catharsis est précisément de permettre un déplacement de l'évaluation du rôle des survenants en faisant entrer en ligne de compte l'interrelation des personnages.

La mort

Si l'influence du Survenant sur le père Didace apparaît particulièrement bénéfique, c'est que l'affrontement du malheur, des revenants et des souvenirs est chez lui d'autant plus difficile qu'il doit également affronter sa propre mort. Le rôle cathartique du Survenant paraît crucial à la compréhension de la symbolique du canot qui traverse l'œuvre de Guèvremont. La réaction tragique de Didace dans *Le Survenant* lors de l'épisode de la disparition du canot est presque incompréhensible, si l'on ignore que celui-ci constitue la répétition de la noyade d'Éphrem dans *En pleine terre*. Didace affronte de nouveau ce malheur par le biais du canot qui cristallise la disparition de son fils : « Le petit canot de chasse, si versant, était là, échoué, qui se berçait sans amarres, parmi les joncs au soleil. » (*EPT*, 46) Le meilleur côtoie le pire dans les épisodes de la disparition et de la réapparition du canot et, à y regarder de plus près, c'est lors de ces épisodes qu'échoue la catharsis de Didace, que l'influence bénéfique du Survenant devient maléfique et que se prépare la venue de l'Acayenne.

Venant donne le meilleur de lui-même au père Didace après cette disparition. Le vol du canot par un « étranger » (« Maudits étrangers, commença Amable... » [*S*, 224]) est une explication facile, une fable vieille comme le monde libérant l'agressivité et débouchant sur le meurtre : « C'est ça Amable, fesse dessus ou ben prends le fusil et tire-les un par un tous ceux qui sont pas du Chenal du Moine. » (*S*, 224) Le canot a-t-il vraiment été volé par un étranger ? Cette disparition est-elle un « tour » du Survenant, un acte manqué du père Didace¹⁹ ? L'essentiel est l'explication

19. La disparition du canot, d'un point de vue symbolique, est extrêmement positive, et le Survenant n'y est peut-être pas étranger. Dans une scène précédente, il fait preuve d'une étrange duplicité : « Il sortit se dirigeant vers le quai, sans dire un mot, de peur que Didace ne réclamât le canot. » (*S*, 130) Métaphore, doubles et *venance* viennent de plus corroborer cette hypothèse : « Didace se ressaisit : un canot ne se perd pas ainsi. Peut-être que le vent l'aurait détaché ? Pourtant il se *souvenait* de l'avoir solidement

du malheur par l'étranger ; celui-ci doit payer pour le vol du canot, mais surtout pour la noyade d'Éphrem. C'est précisément contre ce réflexe xénophobe qu'intervient le Survenant :

— Si jamais je mets la main sur le voleur, je le poigne par l'soufflier et je l'étouffe dret là.

— Oui, reprit le *Survenant*, mais ça vous redonnera pas votre canot. Si vous voulez je peux vous en bâtir un, semblable à l'autre. (S, 141)

Il faut voir la portée symbolique de cette proposition : le Survenant est, pour Didace, le fils prodigue miraculeusement revenu, la victoire de la vie sur la mort, et la construction d'un canot est le symbole du deuil qui se fait (il y a passage, transport, transfert, par la métaphore du canot, entre Éphrem et Venant).

Le meilleur du Survenant se trouve peut-être dans le préfixe « sur », indiquant sa haute origine. Le Survenant fait revenir chez les Beauchemin ce qu'il y a de plus haut, soit le coffre aux trésors de la tradition : « Les deux hommes grimperent l'escalier. Monté sur une chaise, d'un coup d'épaule Didace souleva la trappe donnant sous les combles. Il en tira un coffre poussiéreux. » (S, 142) La *venance* lie alors « Venant » à « venir de » et à « se souvenir » : « *Venant* sourit : — C'était un vieux détourreur. Il [le grand-père du Survenant] me disait lui aussi que le coffre *venait* d'un ancien mais qu'il ne se *souvenait* pas de son nom²⁰. » (S, 143) La boîte à outils du grenier, qui permet la construction d'un nouveau canot, contient en effet le meilleur de la culture, de l'identité, de l'appartenance.

Le meilleur est cependant indissociable du pire qui advient lorsque Didace, pourtant « tout satisfait » (S, 206) du canot du Survenant, retourne chercher le sien, le canot original. Didace revient alors à la case départ, répétant d'ailleurs mot pour mot : « Si j'm'écoutais, mon gars, je te poignerais par l'soufflier, et je t'étoufferais dret-là » (S, 231)... Œil pour œil, dent pour dent, noyé pour noyé : « — Débarque ! donne-moi mon canot ! Le *Survenant* intervint. On n'allait pas abandonner un homme en plein lac, dans le chenal de la grosse navigation. » (S, 231) Le retour du canot marque l'échec de l'affrontement cathartique de Didace. Le Survenant, n'ayant pu obtenir le meilleur de lui, précipite sa chute. Le remède devient, dès lors, poison.

L'équilibre qui règle l'amitié des deux hommes se rompt. Elle s'incarne dans un nom et dans un sang : l'ancêtre du Survenant, un Beauchemin devenu Petit (S, 228), aurait habité le Chenal. Et, d'amis à parents, le phénomène de mimétisme s'accroît : « Le vieux se mirait secrètement dans

amarré, la veille, tel que de coutume. Peut-être que Joinville Provençal ou Tit-Noir à De-Froi, ou un autre l'aurait toué ailleurs pour le plaisir de lui jouer un tour? » (S, 140)

20. Didace tente, par un détour, de connaître l'origine du Survenant qui n'est pas dupe. La communion doit se faire sans nom, avec le surnom, au-delà du nom.

le *Survenant* jusque en ses défauts. Ah! qu'il eût aimé retrouver en son fils Amable-Didace un tel prolongement de lui-même!» (S, 229) C'est la *venance* qui établit cette fusion, ce mimétisme orgueilleux, c'est elle qui lie Didace à Venant, qui le dédouble :

Une grosse joie bouillonnait en lui avec son sang *redevenu* riche et ardent. Sa face terreuse sillonnée par l'âge, ses forces en déclin, son vieux cœur labouré d'inquiétude? Un mauvais rêve. Il retrouvait sa jeune force intacte: Didace, fils de Didace, *vient* de prendre possession de la terre. Il a trente ans. Un premier fils lui est né. Le règne des Beauchemin n'aura jamais de fin.

C'était lui qui se battait à la place du *Survenant*. Ses muscles durcissaient sous l'effort. L'écume à la bouche et la tête au guet, les jambes écartées et les bras en ciseaux, il affrontait l'adversaire²¹. (S, 186)

La disparition du canot a d'ailleurs lieu la nuit même où Didace affronte la pensée de sa mort prochaine («Didace verrait-il les canards²² sauvages *revenir* au printemps?» ([S, 139])). Le *Survenant*, grâce au canot, n'est pas seulement le double d'Éphrem, il «est» Didace lui-même, le «Re-devenant», son passé revenu. Jamais le *Survenant* ne sent autant le soufre que lorsqu'il exacerbe, dans l'épisode du retour du canot, la jalousie de Didace devant les fils Provençal (jalousie inextricablement liée pour celui-ci à son conflit avec Amable, au malheur de la mort d'Éphrem et à sa propre mort) :

— Il vous aurait fallu des garçons de même, observa le *Survenant*.

— C'est ben là ma grande peine. Au moins si le dernier eusse vécu²³. Mais Amable, lui, je peux presque pas compter dessus pour prendre soin de la terre. Quand je serai mort, aussi vrai que t'es là, il la laissera aller. Il est pas Beauchemin pour mon goût. [...] Le bo'homme Phrem²⁴ Antaya tout craché! (S, 232)

Didace n'arrive pas plus à vieillir et à envisager sa mort qu'il n'arrive à laisser sa place: «Se donner! quand il se sentait dans toute la force de l'âge! quand il se voyait même à la tête d'une seconde famille!» (MD, 117) Amable, par Phonsine, ne s'y trompe pas, voulant la place, c'est-à-dire la terre, la maison, le nom. Le père, redevenu jeune, devenu Venant, se fait le compétiteur d'Amable, et, celui-ci, au terme de leur combat inégal, rejoint Éphrem²⁵. Contrairement à dans *En pleine terre*, le malheur

21. Le double, marqué par la *venance*, se transforme en une «figure» fantastique.

22. L'envol du canot, la légende de la chasse-galerie dont l'influence se fait partout sentir chez Guèvremont, prend ici place entre le «vol du canot» et le «vol des canards».

23. La lecture d'*En pleine terre* montre bien que le rapport de Didace et d'Éphrem est aussi problématique que celui de Didace et d'Amable dans le diptyque. Yvan Lepage remarque que «[r]ien dans *En pleine terre* ne laissait entendre qu'Amable fût malade et sans endurance à l'ouvrage» (S, 92, note 6), tandis qu'Éphrem est, au contraire, décrit comme «lent de sa nature et peu ponctuel» (EPT, 45).

24. Ce nom, liant le fils mort au fils vivant, marque bien le retour du refoulé.

25. Le mimétisme est également ce qui tue Amable dans le second roman; c'est parce qu'il veut imiter le *Survenant* qu'il part et devient débardeur.

n'arrive plus dans le diptyque : il se fait. C'est précisément en exacerbant le mimétisme que le Survenant, au terme de l'expédition, introduit l'Acayenne — sa malédiction — chez les Beauchemin :

Vous pourriez encore élever une famille.

Didace sursauta : se remarier ? À son âge ? Prendre une deuxième femme assez jeune pour lui donner un ou deux garçons semblables à lui ? Il n'y avait jamais songé.

Sous ses sourcils en broussaille, son regard fouilla le visage du *Survenant* : il était lisse comme un miroir, sans un clignement d'yeux, sans un plissement de nez, sans le moindre sourire. Inconsciemment, Didace redressa ses épaules affaissées²⁶ [...]. Arrivé au quai, pendant que, penché au-dessus de la chaloupe, il en enlevait les rames, il dit, sans lever la vue sur le *Survenant* :

— J'me demande quel âge l'Acayenne peut ben avoir, elle ?

— Ah ! elle est proche de la quarantaine, mais je jurerais ben sur l'Évangile qu'elle a pas un jour de plus. (*MD*, 117)

L'Acayenne survient, pour ainsi dire, en même temps que revient le canot. Le Survenant, transformé en « jeteux de sort », ensorcelle littéralement le père Didace :

Pendant que son curé lui prodiguait de sages conseils et tentait de le dissuader d'un mariage précaire, Didace, envoûté, était à des lieues de là : le *Survenant* connaissait tout. Il avait toujours raison. Puisqu'il lui avait conseillé de se remarier, rien de mauvais ne devrait en résulter. Et c'était aussi grâce à lui que le père Didace avait connu l'Acayenne. (*S*, 296)

Mais Didace, loin de retrouver une nouvelle jeunesse, va, dans *Marie-Didace*, trouver la mort.

Robert Major, dans son article, montre le souffle de vie que la venue de Venant apporte au Chenal du Moine, de même que l'influence bénéfique qu'il exerce sur Didace, Angéline et Phonsine. Il souligne également l'antagonisme qui se cache sous l'apparente similarité du Survenant et de l'Acayenne : « L'Acayenne rappelle le Survenant, lui ressemble même, mais au niveau fondamental, celui de la vie, elle est son exact opposé²⁷. » Yvan Lepage, dans son introduction à *Marie-Didace*, propose d'envisager le second livre comme la partie nocturne du *Survenant* : « La flamboyante "figure d'Éros" une fois évanouie, Thanatos entre en scène, poussant devant lui les figures grimaçantes de la crainte, de l'angoisse et de la folie, toutes œuvres souterraines de la Mort²⁸. » Il faut cependant nuancer un tel partage puisque l'Acayenne entre chez les Beauchemin grâce au Survenant. Il faut surtout, au-delà d'une pensée mythique, voir que ce sont les personnages eux-mêmes qui décident de l'influence du Survenant.

26. L'image rend à merveille le mimétisme narcissique de Didace.

27. Robert Major, *loc. cit.*, p. 206.

28. Yvan Lepage, « Introduction », Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, *op. cit.*, p. 22.

La «veuve Varieur», Blanche, fait une assez bonne figure de la Mort. Le personnage de Blanche, «d'une blancheur fascinante» (*MD*, 101), est, en effet, surdéterminé. Cette blancheur est aussi, dans le texte, celle de la maladie — «Plus blanche que l'anémone, Phonsine gisait, inanimée.» (*MD*, 251) —, celle de l'hiver²⁹, de la «route blanche» (*MD*, 157). Cette couleur, enfin, est celle qui accompagne la mort: «Quand il disait: La Blanche, en parlant de moi, il avait tout dit. Une nuit qu'il s'était endormi sur la corvette, un raz de marée a tout lavé sur le pont.» (*MD*, 181) L'Acayenne, pour la seconde fois, devient la personnification d'une abstraction: «La Blanche» est l'allégorie de la mort.

Jamais la veuve Varieur n'est plus proche d'être sœur de la Blême que dans les deux occurrences où son prénom est précédé d'un article. Dans une scène curieuse de *Marie-Didace*, Didace perd le voile (déjà évoqué à la fin du *Survenant*: «J'ai peut-être un voile qui me couvre la vue» [*S*, 215]) qui dérobaît sa femme à sa vue perçante et c'est «La Blanche» que Didace, horrifié, reconnaît:

— Tu pompes ben, le mien? lui dit l'Acayenne.

Didace, les yeux fermés, fit simplement une moue d'indifférence. Mais en lui un voile se déchirait: cette douleur qu'il feignait d'ignorer, il ne la reconnaissait que trop. Elle l'avait déjà visité. Il resta ainsi immobile jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée. Une fois soulagé, il appela:

— La Blanche! (*MD*, 210)

Le second mariage, ultime tentation de faire revenir le passé, de «re-devenir», est l'aboutissement de l'échec de Didace. Son mariage à l'Acayenne n'est cependant qu'une longue parenthèse au terme de laquelle il revient, justement, au canot du *Survenant*. Sa longue et tragique errance découle d'une interprétation fautive du sens de la fabrication du canot; le *Survenant*, loin de lui fabriquer une nouvelle jeunesse, lui construit un cercueil:

Le père Beauchemin avait eu une attaque d'angine, au milieu de la nuit. Les chasseurs l'avaient couché sur la paille, au fond de son canot, à l'abri du vent, sous le prélat de chasse. [...] Au jour, les appelants levés et le canot attaché à leur embarcation, l'orage avait éclaté. Vent devant, le canot à la touée, ils avaient lentement remonté le courant. (*MD*, 296)

À l'allégorie de La Blanche, à sa présence massive et négative, il convient d'opposer l'autre vision, celle de la dissémination métaphorique et stylistique du *Survenant* qui procure tout à la fois mort et jeunesse. Parcourons la chaîne lexicale d'un épisode préfigurant la mort de Didace alors que celui-ci, sentant les premières atteintes de son mal, répare le canot que lui a fait le *Survenant*. Encore une fois, la lexie «venir» s'impose

29. Aucune comparaison ne peut se faire entre l'hiver, vite passé, joyeux, bien rempli, du *Survenant* et celui de *Marie-Didace* (*MD*, 196).

sous plusieurs formes : « — C'est-il le canot que le *Survenant* t'avait fait que tu ré pares là ? — Le même. Avant qu'une branche *vinssît* tomber dessus, il avait pas un brin de mal³⁰. » (*MD*, 277) Et quelques lignes plus loin, Didace fait son deuil (du *Survenant*, d'Éphrem, de lui-même) : « Long-temps il avait espéré, et craint à la fois, le retour du *Survenant*, parce qu'en *revenant* au Chenal du Moine, malgré la joie que le père Didace en eût éprouvée spontanément, le grand-dieu-des-routes aurait triché. » (*MD*, 278) Cette tricherie n'est-elle pas précisément de même essence que celle qui a occupé le père Didace durant tout le diptyque ? Jamais, paradoxalement, la présence du *Survenant* n'est aussi forte (par *venance* et métaphores combinées), dans le second roman, que lorsque le père Didace parvient à accepter son départ : « Le vent tourna. Au loin la Pèlerine sonnait. Des bribes d'angélus volèrent dans le ciel blanc. » (*MD*, 278)

Le deuil

Un épisode du premier roman montre le rôle positif joué par le *Survenant* dans l'affrontement des souvenirs et des revenants. C'est à Noël, fête de la Nativité, que les disparus d'*En pleine terre* reviennent hanter Marie-Amanda ; celle-ci, enceinte, en deuil, porte à la fois la vie et la mort :

[L]a joie insouciant de d'autrefois n'était pas en elle. Son cœur pétri de durs *souvenirs* se gonflait de chagrin : Éphrem s'est noyé, un midi de juillet ; il n'avait pas seize ans. Mathilde Beauchemin n'est plus de ce monde pour tenter de radoucir le père Didace quand Amable ronge son ronge ou que les deux hommes ne s'entendent pas. L'aïeule ne trotte plus dans la cuisine en déplorant qu'on ne fasse point de pralines comme dans l'ancien temps. » (*S*, 156)

Ses enfants, « le petit Éphrem » (*S*, 157) et « la petite Mathilde » (*S*, 157), partagent d'ailleurs le nom des morts. Le *Survenant* fait passer les souvenirs et les revenants en accouchant, symboliquement, Marie-Amanda de Mathilde qui réclame, en son nom et au nom des mères décédées, de la « plorine » :

— D'la plorine, maman, j'veux d'la plorine !

Marie-Amanda prit sa fille dans ses bras pour la manger de baisers. Le *Survenant* la lui enleva doucement mais lui dit d'un ton brusque :

— Vous devriez pas la porter de même : elle est ben trop pesante pour vous. » (*S*, 158)

La « plorine », c'est la « praline » réclamée par l'aïeule. L'écart mène, cependant, à la métaphore et, par un déplacement étymologique voisin de la *venance*, il faut également « transposer » la plorine en pleurs. L'essentiel réside dans l'ambiguïté du travail du deuil qu'il faut à la fois « porter » et « faire ».

30. C'est cette métaphore que Didace filera pour parler de son corps mourant : « La coque est encore bonne, monsieur le curé. C'est le deux-temps qui marche p'us. » (*MD*, 301)

L'épisode est littéralement hanté par les revenants, ce qui se traduit, dans le récit, par une très forte présence intertextuelle. Cette veille de Noël, au point de vue symbolique, est en effet la réécriture d'un épisode d'*En pleine terre*, «Un petit Noël» (EPT, 83-88). Le Survenant est un catalyseur; or l'équivalent mythique du catalyseur est l'exorciste, ou mieux le «psychopompe», le «passeur» des âmes, et c'est précisément le rôle du mari de Marie-Amanda, Ludger Aubuchon³¹, transportant en canot, dans «Un petit Noël», une mère morte hors de l'île de Grâce. Marie-Amanda retient la «leçon» du Survenant et fait son deuil, fait passer, comme son mari, la mère «morte [...] dans son pays» (EPT, 86): «Au moment de s'asseoir, il y eut une minute de forte émotion devant la place vide de Mathilde: depuis sa mort personne ne l'avait occupée. Marie-Amanda alla chercher sa petite et l'y installa³² [...]. (S, 161) Mais cette «place vide» évoque un autre souvenir malheureux lié également au canot: «Une place restait vide: celle du jeune Éphrem[...]» (EPT, 45) Guèvremont vient ainsi corriger, de façon très précise, «Un malheur»: entre Marie-Amanda et sa mère s'imisce une différence d'attitude devant le deuil, que Mathilde avait promis de porter à jamais: «Ah! non! Mort comme vivant. Éphrem aurait toujours sa place.» (EPT, 49) Il faut également rapprocher le cri de la mère Mathilde devant la disparition de son fils Éphrem du bourgot de la belle-mère, de la noire Blanche, endeuillée, elle aussi, d'un noyé, son premier mari, le «Cayen» VariEUR (nous soulignons):

Quelqu'un s'occupa de fermer les *con-trevents* hormis ceux de la cuisine. Mais le *malheur* était quand même entré dans la maison. (EPT, 49)

— Mon VariEUR, lui...

Le nom claqua dans la cuisine, *comme un volet qui bat au vent*. (MD, 152)

31. La redondance des personnages du Survenant et de Ludger Aubuchon explique peut-être l'absence, somme toute étrange, de ce personnage dans le diptyque.
32. Soulignons que la «place» évoque ici directement la «chaise», ce qui explique peut-être un petit mystère du diptyque: le canot que fabrique en grande pompe et en grand secret le Survenant ne sera jamais dévoilé dans le roman, mais simplement mentionné en passant (S, 206), décevant ainsi une attente du lecteur. L'inauguration manquée du canot est pourtant rachetée par celle d'un fauteuil, qu'il faut précisément voir comme la réification de la «place» vide comblée par le Survenant: «Pas rien que le père Didace et Amable qui auront leur chaise dans la maison. Moi aussi j'aurai la mienne.» (S, 160) La *vengeance* souligne d'ailleurs cette association: «Le fauteuil que *venait* de quitter *Venant* [...] les propos *revenaient* sans cesse au fauteuil.» (S, 160) Cette «place» enfin remplie explique l'enthousiasme de tous les personnages, mais aussi le moment quasi-miraculeux («une joie dévotieuse se confondait avec l'image du *Survenant*» S, 159) et symboliquement chargé («après la messe [de minuit] les gens du Chenal *revinrent* à la suite» S, 159) de son apparition. Le canot, transformé en fauteuil, symbolise aussi l'espoir d'une venue définitive, d'un enracinement du Survenant. Le fauteuil conserve, cependant, d'étranges qualités marines: il est «pêché» (S, 159); David Desmarais, devant lui, ne cesse de répéter «cré bateau!» (S, 160); Ludger Aubuchon, lié, on l'a vu, à l'eau et au canot, fait dans ce passage son unique apparition. Le fauteuil, surtout, est «rembourré de quenouille» (S, 160) — voir les développements de Mathilde sur les fleurs d'eau (EPT, 49) et de sa fille sur les roseaux (S, 157) —, et le Survenant fait même remarquer: «Ça sent le bord de l'eau, vous ne trouvez pas?» (S, 160)

Le Malheur, la Mort et le Deuil, c'est-à-dire la veuve Varieur, surviennent de nouveau dans la maison Beauchemin, décidément hantée. À la charnière des textes, les personnages et les figures se succèdent. Venant prend la place du revenant : un vent nouveau ouvre les contrevents fermés, le bonheur remplace le malheur (nous soulignons) : « *Venant* entra dans la maison. Une fraîcheur saisissante y régnait. Comme s'il en eût été le maître, d'une main ferme *il fit claquer les contrevents* et il s'installa à l'harmonium. » (S, 235) Les morts et les souvenirs passent, les deuils se font et l'allégorie fait place à la multiplicité métaphorique. Mais le Survenant est, à son tour, relayé par une survenante et le mouvement s'inverse vers le deuil, la fermeture et l'allégorie.

Au contraire du Survenant, qui devient le « Venant aux Beauchemin », l'Acayenne n'est jamais associée aux Beauchemin par son nom. Blanche porte, en effet, le nom d'un mort. Le nom propre « Varieur » (le nom du revenant, du malheur pénétrant dans la maison) vient en fermer les contrevents, c'est-à-dire fixer l'identité, séparer les « étrangers » des « habitants ». Le second mariage, pour Didace comme pour l'Acayenne, échoue sur les récifs des revenants et des souvenirs : « Quand il la voyait distraite, à regarder dans le vide, ou bien à écouter le cri d'une sirène de bateau, *il devenait* bourru. « Quiens, se disait-il la v'là encore repartie avec son Cayen ! » » (MD, 154) À l'infidèle fidélité du Survenant succède la fidélité infidèle de l'Acayenne ; si Venant aime Angéline et l'abandonne, Blanche, restée fidèle au « Cayen » Varieur, se marie à Didace sans l'aimer. Le deuil de l'Acayenne, porté avec amour, ne peut évidemment se faire. Absente, fixant le vide de ses yeux liquides, elle est une morte-vivante. La mer étant le tombeau de celui dont Blanche porte le nom, la navigation, les rêveries, la mélancolie sont autant de moyens pour elle de se rapprocher du mort : « J'ai continué à naviguer tant que j'ai pu. Le fait d'être sur l'eau, on aurait dit que je me sentais moins seule et comme un peu plus proche de mon Varieur. » (MD, 183) Par elle, des spectres, des étrangers, des revenants envahissent la maison : « Elle n'entendit pas. Au bout de sa rêverie, un chaland se berçait. Et, sur le pont, allaient des mariners [...]. » (MD, 130) Le mouvement qui fixe l'identité de la survenante et qui fait du mort une fixation constituée, d'ailleurs, le contraire de la *venance*. Au nom commun devenu surnom succède le nom doublement propre (Blanche Varieur, l'Acayenne), comme à l'absence d'origine succède le nom d'origine (l'Acayenne vient d'Acadie).

Les souvenirs

Le cas de Phonsine est le plus dramatique puisque la catharsis, réussissant d'abord pour elle dans le premier roman, échoue dans le second. Il y aurait long à dire sur tout ce que le Survenant incarne pour Phonsine : Joseph Ladouceur, son père alcoolique ; les « prévenances » ; un meilleur mari (et plus particulièrement le double de Didace, Didace jeune) ; l'esprit

d'aventure qui, dans «Les survenants», lui fit préférer Montréal au Chenal³³. L'afflux de sentiments et de souvenirs provoqué par l'arrivée du Survenant est cependant risqué, menacé de retournement. Le revenant, si prévenant tant attendu par Phonsine («La flamme, haute et joyeuse, monta jusqu'à sa gorge: le *Survenant* est *revenu!*» [MD, 98]) s'avère être l'Acayenne qui deviendra sa sœur ennemie, son antinomie parfaite, c'est-à-dire la figure du ressentiment, de la fermeture, de l'échec de la catharsis.

Comme les hommes, les mots ont des ancêtres: «sovenir» comprenait en ancien français les sens de «subvenir», «souvenir» et «survenir». La *venance* est en quelque sorte un retour à la polysémie de ce «sovenir». Le recours à l'étymologie laisse entrevoir qu'il manque un mot pour rendre compte de l'opposition des «survenants». Les descendants du verbe «sovenir» sont bien, dans le diptyque, le Survenant et celle qu'il faudrait appeler la «sous-venante». Si «Venant» ne vient de nulle part, la survenante, elle, «vient de», vient d'en bas: «Elle [l'Acayenne] *vient* de par en bas de Québec [...]» (S, 262) Au contraire du Survenant qui ouvre à Didace la trappe des combles, la «sous-venante» entraîne Phonsine dans sa chute:

Son premier instinct fut de courir à la porte de devant qu'on ne verrouillait jamais. En s'y rendant, elle faillit trébucher, un orteil pris dans l'anneau³⁴ de la trappe de cave. Trop dominée par la peur pour en ressentir aucun mal, elle se dégagea comme rien. Le loquet ne voulait pas glisser. Elle appuya le dossier d'une chaise contre la porte et attendit. (MD, 95)

Les mouvements de descente, de fermeture et d'emprisonnement, dans cette scène qui précède et qui annonce l'arrivée de l'Acayenne chez les Beauchemin, rendent tous compte du changement de vision qui s'opère chez Phonsine.

Les mots «sous-venante», «souvenante», n'existant pas, ne sont pas utilisés, mais le mot «souvenir» (étymologiquement «sous-venir»), verbe ou nom, très important, les remplace. Si le Survenant, sans passé (même amnésique [S, 302], «insoucieux de l'*avenir*» [S, 111]) est un être de présent, la «souvenante», elle, vit entièrement dans le passé:

«À quoi c'est qu'elle jongle tout le temps?» se demanda le père Didace, inquiet. «Elle est jamais avec nous autres. On dirait une île éloignée de la terre ferme. Chaque fois qu'elle *vient* nous retrouver, c'est comme si elle faisait un effort, comme si elle devait traverser de l'eau, ben de l'eau. Ça doit donc être ennuyant!» (MD, 131)

Les métaphores et la *venance*, qui disséminent le Survenant, jouent, dans la constitution du personnage de l'Acayenne, un rôle opposé. Les métaphores redondantes précèdent et préparent l'allégorie. Tous les

33. Tous ces désirs, et tout particulièrement le désir œdipien du père (Ladouceur/Didace), s'incarnent et se condensent dans le mot «pré-venant»: celui qui est venu avant Venant.

34. L'image est importante: Phonsine, possédée par la figure obsédante que devient pour elle la survenante, se marie, bel et bien, mais à l'envers et par haine.

éléments constitutifs de la survenante renvoient ainsi l'un à l'autre, lui conférant épaisseur, unicité et négativité. Le « souvenir » est donc non seulement littéralement « en dessous », mais il est liquide, renvoie à « Un malheur », mais également au revenant Varieur, à la mer, au bourgot, au deuil, à la mort³⁵.

Divinité chthonienne, sirène, l'Acayenne entraîne Phonsine vers le fond, vers l'inconscient, par le biais des souvenirs. Blanche remue littéralement Phonsine, elle est la sage-femme folle qui l'accouche de ses revenants et de ses souvenirs :

Le limon de son passé qu'elle croyait déposé à jamais et que l'arrivée de l'Acayenne avait déjà fait lever, tout le limon remonta d'un seul jet. À travers l'eau brouillée, des *souvenirs* bouillonnaient ; *souvenirs* de son enfance d'orpheline élevée à la charité publique ; *souvenirs* de son adolescence humiliée au milieu d'adolescences choyées ; *souvenirs* de sa jeunesse en service.

Des bulles grises crevaient... (MD, 123)

Le cauchemar du puits et la folie seront l'aboutissement de cette remontée des souvenirs.

Il faut aller relire ces « souvenirs » de Phonsine, car ils renvoient justement le lecteur à « un avant-veille de Noël » (MD, 124), soit à la première ébauche du Chenal du Moine intitulée « Les survenants » :

[...] Phonsine ajoute : « Quand j'ai vu arriver³⁶ le temps des Fêtes, il m'a pris un ennui de chez-nous. »

Manda se contente de dire :

— Avoir su que tu *reviendrais* pour le réveillon, je n'aurais pas mis tant d'ail dans le rôti. Son père attendait bien des *survenants*, mais Amable comptait pas sur une *survenante*.

Amable n'a qu'une question sur les lèvres : *Reviens-tu pour longtemps?* [...]

— Je *reviens* pour toujours... (P, 12)

N'est-il pas surprenant d'y voir les rôles invertis, et Phonsine nommée « la survenante » ? Les « sœurs ennemies » sont bel et bien sœurs. Phonsine, elle aussi, « vient mal », « sous-vient » : « Phonsine, cet humble repoussis, qu'il avait souvent traitée de haut parce qu'elle *venait* de la Pinière. » (MD, 213) La trop grande ressemblance des survenantes affleure partout malgré les innombrables dissemblances. Phonsine, pour refouler cette ressemblance, fait de l'Acayenne la figure même de la dissemblance, l'altérité ultime :

35. La relation de l'Acayenne et du Survenant, à la croisée de tous ces thèmes, trouve une fois de plus son illustration dans la langue. Le double nom du Survenant ouvre la porte à la polysémie, et le « venant » est précisément le nom donné à la marée montante. Au « venant » correspond le « jusant » (de « jus », « en bas », ou de « iusant », « inférieur ») comme au Survenant correspond la survenante.

36. Dans une version remaniée de ce récit, publiée dans le recueil *En pleine terre* en 1942, sous le nouveau titre de « Chauffé, le poêle », Guèvremont change « arriver » pour « venir » (EPT, 17), enrichissant ainsi la *venance*.

«Quand ils étaient entre eux, ils ne nommaient jamais l'Acayenne autrement que : l'Autre...» (*MD*, 115) Après le Malheur et la Mort, l'Autre ; l'Acayenne, pour la troisième fois, est transformée en allégorie. Juste avant de culminer dans la folie, le ressentiment de Phonsine contre sa propre altérité et le désir d'une place à la table de l'Un la poussent d'une certaine manière au meurtre : il faut assassiner l'Altérité, tuer la Mort, chasser le Malheur qui sont en elle, la survenante.

L'étranger

Il convient, au terme de cette étude, de recentrer les différents niveaux du travail de la ressemblance autour du Survenant et de la survenante. Entre l'une et l'autre figures ont lieu des glissements, des mouvements, et ce, aux plans stylistique, symbolique et intertextuel. Au niveau du style, le rapprochement lexical ne survit chez l'Acayenne que dans une occurrence : la survenante. Cette réutilisation d'un mot déjà employé dans *En pleine terre* marque également, par la perte de la tension nom commun/nom propre, le recul de la *venance*. Celle-ci se trouve d'ailleurs littéralement inversée chez l'Acayenne : si le Survenant n'a pas de nom, Blanche Varieur en a plusieurs ; à l'absence d'origine succède le nom lié au pays (l'Acayenne) ; au nom commun, devenu surnom, succède le nom doublement propre (Blanche Varieur, l'Acayenne) ; d'où l'altérité inassimilable et l'unicité de la survenante, différente et indifférente. Mais le recul le plus important de la *venance* n'est causé ni par l'apparition d'une survenante ni par le départ du Survenant³⁷. Il est le fait de la disparition du second nom du personnage : Venant. La statistique est ici extrêmement éloquente : 106 occurrences de Venant dans *Le Survenant*, aucune dans *Marie-Didace*. Le Survenant, mais sans Venant, sans *venance* : ne serait-ce pas la meilleure image de la survenante ? Venant arrêté, fixé, sa majuscule perdue, son sens figé par le préfixe «sur» (ou «sous»). Le Survenant ne survit pas à la disparition de Venant.

Au plan symbolique, il y a passage de la métaphore à l'allégorie. L'extraordinaire dissémination du Survenant en métaphores, figures ambivalentes et polysémiques, cède la place à la redondance des éléments constitutifs de l'Acayenne, à leur mise en système et à leur noircissement (la mort, la mer et les souvenirs se connotent mutuellement comme l'oiseau et le malheur) culminant dans leur fixation allégorique (la Blanche, le Malheur, l'Autre). Au plan intertextuel, enfin, tant par son nom (la survenante) que par son identification allégorique au malheur, l'Acayenne marque la tentation d'un retour à l'univers mythique d'*En pleine terre*, à «Les survenants»/«Chauffe, le poêle» et à «Un malheur».

37. La baisse des occurrences du nom que provoque ce départ («Survenant» revient 82 fois dans *Marie-Didace* contre 299 dans le premier roman) a cependant un effet important sur la *venance*.

Les deux romans offrent, en bout de parcours, un jugement similaire de l'étranger :

<p>— Le <i>Survenant</i>, lui, avait le tour et il possédait le don!</p> <p>— Ouais, le vrai don! répondit Amable: le don de tout prendre avec l'air de donner mer et monde. (S, 286)</p>	<p>— Elle est de c'te race de monde qui ont toujours l'air de tout donner, pendant qu'ils vous arrachent le sang du cœur! (MD, 230)</p>
---	---

Ces deux jugements, pourtant, ne résonnent pas du tout de la même façon dans les deux romans : dans le premier, l'affirmation est plutôt fausse ; dans le second, elle est plutôt vraie.

Qui rejette qui? Les responsabilités sont partagées. La scène des « maldisances » contre l'Acayenne dans le chapitre XVI du premier roman est cruciale, car c'est là, par xénophobie, que l'occasion se perd, que le « nous » possible devient un « vous », et que s'impose la différence :

Soudainement il sentit le besoin de détacher sa chaise du rond familial. Pendant un an il avait pu partager leur vie, mais il n'était pas des leurs ; il ne le serait jamais. Même sa voix changea, plus grave, comme plus distante, quand il commença :

— Vous autres... (S, 263)

Le *Survenant* disparaît et sa malédiction, scellant le divorce, surgit : « Les femmes formaient un cercle, à double rangée de têtes par endroit, autour du colporteur. Seule l'Acayenne s'en tenait éloignée. » (MD, 139) *Marie-Didace* est-il un roman xénophobe? Seulement si l'on oublie que la *survenante* n'est qu'une partie de Venant et de la *venance* ; seulement si l'on sépare l'allégorie de la métaphore, la vision de Phonsine de celle d'Angéline. Germaine Guèvremont y « reproduisant », y mettant en scène la xénophobie en provoque la catharsis avec tout ce que cela comporte comme mise à distance. Le travail sur le point de vue, sur le regard, est primordial : l'étranger, l'Autre, est une construction, une vision, une figure.

Annexe I

Famille lexicale du verbe «venir» ³⁸	Le Survenant			Marie-Didace		
	Occurrences	Dans une chaîne de <i>venance</i> ³⁹	Dans la même phrase	Occurrences	Dans une chaîne de <i>venance</i>	Dans la même phrase
advenir	—	—	—	1	—	—
aveindre	1	1	—	—	—	—
avenant (adjectif)	1	—	—	—	—	—
avenir (nom)	3	2	1	1	—	—
avenir (verbe)	2	2	1	—	—	—
avents	—	—	—	1	1	—
aventure	1	1	—	—	—	—
s'aventurer	1	—	—	—	—	—
aventurier	1	1	—	—	—	—
Bonaventure (nom propre)	—	—	—	1	—	—
convenir	4	3	1	2	—	—
couvent	2	2	—	1	1	—
devenir'	15	14	1	7	1	—
éventaire	3	2	—	—	—	—
intervenir	2	2	1	—	—	—
intervention	—	—	—	1	—	—
inventer	3	2	—	2	—	—
invention	—	—	—	1	—	—
inventionner	—	—	—	1	1	1
parvenir	11	9	2	6	—	—
prévenance (nom)	1	1	—	2	1	1
prévenant	—	—	—	1	1	1
prévenir	1	1	1	—	—	—
provenir	—	—	—	1	—	—
redevenir	5	4	—	2	—	—
revenir	28	23	6	32	7	5
souvenance	—	—	—	1	—	—
souvenir (nom)	3	2	1	7	1	1
se souvenir	2	1	—	5	1	—
survenant	12	10	2	2	2	1
survenante	—	—	—	1	1	—
venir	68	47	7	77	16	2
venue	1	—	—	1	—	—

38. Reconstituée à partir de: Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992.

39. Rencontres des noms du personnage (Survenant, Venant) et de ses variations lexicales à l'intérieur de dix lignes (selon la numérotation des éditions critiques d'Yvan G. Lepage).